

ALICE FERNEY

Le règne du vivant

roman

ACTES SUD

à mon fils Guillaume

La cité des hommes, jadis une enclave à l'intérieur du monde non humain, se répand sur la totalité de la nature terrestre et usurpe sa place.

[...]

Un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée.

HANS JONAS,
Le Principe de responsabilité.

Avant de m'asseoir pour consigner cette histoire, je l'ai vécue. J'ai vu se lever l'activiste et croître sa détermination. Que pourrais-je faire? se demande un homme qui contemple un désastre, et c'est le commencement des miracles. J'ai suivi pareil homme, refoulé pareille colère, rêvé pareil renouveau : j'apercevais le même désastre.

Avant de revenir dans la chambre de mon enfance, dans la maison de ma mère, à K, j'ai vu le monde. J'ai couru les océans sans loi, ces pâturages liquides pour lesquels je n'étais pas fabriqué. Je ne m'y trompais pas, l'homme appartient à la terre, les eaux vivantes n'ont pas besoin de lui. J'avais pourtant besoin d'elles, comme on désire l'éternité au lieu de la mort, le ciel au lieu de l'enfermement, et sentir au lieu de penser.

J'ai réclamé les eaux profondes, j'ai respiré leur haleine salée, scruté les ténèbres de leurs nuits immenses. J'ai fréquenté l'esprit des flots. J'ai appris leur géographie et leur langage. Les courants et les vents ont livré pour moi leurs secrets : toute la circulation du froid et du chaud entre les pôles et ce grand foyer électrique qu'est l'équateur. J'ai imaginé ces fondations du monde à travers les millions

d'années : leurs épilepsies, leurs accalmies, le long mariage de l'océan primordial et de ses rivages. Tout avait commencé là. Les mini-météorites, tombées de l'espace dans ce bain originel, avaient apporté les acides aminés, robots minuscules capables de se répliquer. Parfois une erreur survenait : une nouvelle forme apparaissait. La diversité était en route. Notre monde se composait, fabuleux, inconcevable, à couper le souffle. J'ai bu sa splendeur comme un cordial. J'ai reçu les frissons, les inquiétudes, les ivresses, les joies. La haute mer surpasse la terre dans les impressions qu'elle suscite. Peur, liberté, émerveillement ont dans cet inhabité aussi peu de limites que l'air, l'eau ou le temps. Je me suis abandonné aux heures et aux lieux. J'ai atteint les confins de notre espace. J'ai contemplé la beauté des mers circumpolaires où vivent ceux des animaux qui aiment se tenir éloignés des hommes. Je me suis éloigné avec eux, et aux questions de ma raison j'ai ajouté les questions de ma rêverie.

J'ai vu des murailles, des arcades, des fosses, des blocs de brume, des jambages de nuées, des trombes, des cataractes. J'ai contemplé des eaux turquoise et des couronnes de verdure, des archipels volcaniques, des épaisseurs de neige, des effondrements de parois, des réverbérations miraculeuses, des labyrinthes et des châteaux de glace. J'ai vu les veinures bleues dans les faces des grands icebergs, là où l'eau s'apâlit autour de ce qu'elle couvre. J'ai deviné l'étreinte mortelle de la banquise en hiver, j'ai senti sa présence d'obstacle. J'ai connu la surprise des harmonies australes, la lune jaune et l'océan comme de l'argent fondu, le ciel rose comme une fleur de fuchsia.

J'ai écouté des souffles, des murmures, des plaintes, des passages d'oiseaux, des sauts, des plongées, des chants nuptiaux. Je me suis inscrit dans le mouvement fluide des créatures de ces lieux. J'ai filmé des chevauchées, des cabrioles, des caresses et des dévotions. J'ai envié les iguanes marins réchauffant leur peau hérissée à la chaleur des roches. J'ai applaudi la course des manchots, noir et blanc comme des pies, semblables à des torpilles vivantes dont les bonds surfilaient l'eau. J'ai fait silence, j'ai retenu mon souffle à l'apparition des baleines. J'ai senti la puissance du dauphin dans la valse éternelle de l'eau et la densité de sa chair musculeuse sous le lustre gris de sa peau. La vitesse faisait partie de lui comme la pensée faisait partie de l'homme. J'étais un être cérébral. Je me découvrais dans ce contrepoint. J'ai admiré ces aptitudes que je ne possédais pas. J'ai rêvé des cachalots qui remontent des profondeurs, verticaux comme des plongeurs. J'écoutais le grincement de leurs dents. J'ai suivi jusqu'à l'horizon le vol des pétrels et leur hennissement m'a saisi. J'ai vu la vie habiter toutes les formes, s'accomplir et se transmettre à travers elles, tenace, résistante, sauvage, et mourir les individus qui l'enfermaient.

J'ai cherché les grands poissons, les mérours géants, les espadons, les requins monstrueux. Ils avaient disparu. J'ai regardé la mer intouchée et la mer épuisée. Au cœur du Pacifique, dans le nœud de ses courants vers le nord, j'ai filmé la grande décharge du monde : sur trente mètres de profondeur un continent de plastique, sacs, bidons, bouteilles, de toutes les marques, dans toutes les langues et de toutes les couleurs. Jusque dans ses espaces inatteignables, le globe terrestre devenait l'égout des hommes. J'ai

recherché le vide et le silence, je fuyais ce monde en croissance. J'ai pisté ses destructeurs. J'ai traversé les sanctuaires et poursuivi les braconniers. J'ai vu la violence de l'homme industriel se jeter sur la richesse des mers, ses mains de fer mettre à mort les plus gros, les plus rapides, les plus formidables prédateurs. J'ai vu les grands chaluts ramasser en aveugle une faune inconnue. J'ai su de quoi les humains sont capables. J'ai redouté ce qu'ils font quand ils se savent invisibles, en haute mer, sur la banquise, dans le face-à-face sans mot avec les bêtes à leur merci. J'ai combattu l'horreur : les tueries, les mutilations, les dépeçages, l'entassement des cadavres. J'ai vu mourir noyées dans leur sang des baleines qui criaient comme des femmes. On nous disait qu'elles n'avaient ni âme ni langage. Leur conscience d'elles-mêmes traversait l'onde et vrillait mes oreilles. Ces proies inoffensives et tendres, je ne doutais pas qu'elles eussent une intériorité. Je connus leur valeur et leur fragilité. Nous leur devons une protection. Loin sur l'eau, dans les immensités sans côtes ni havres, à écouter la voix du vent, à regarder le lent gonflement des vagues, ou bien la mer couchée que la tempête met debout, je me suis senti à la fois insignifiant et responsable. Quel usage faisons-nous du monde ? La question s'est levée comme une vague qui m'a submergé.

Avant de consigner par écrit cette histoire, je l'ai filmée, close et tragique : les patiences et les attentes, les longs appareillages, la peine et l'ennui, la quête et le découragement, la bataille et la victoire, le danger, la peur et la chute. Je suis peut-être le témoin d'un meurtre. Je détiens des images. Les polices du monde austral me recherchent-elles ? La grande mafia

d'Asie me traque-t-elle? Je suis dans la maison de ma mère à K. Côtes de Norvège. Qui viendrait me chercher là? Je suis le petit-fils d'un fameux harponneur. Je porte son nom et le même prénom. Quel meilleur camouflage? J'attends celui qui me trouverait. L'énergie du combat ne doit pas s'éteindre. J'ai conservé tant de tristesse. Ma mémoire obstinée est émue. Je voudrais ne rien oublier. Je pense à ce qui s'est passé. Qu'y a-t-il de différent à l'écrire? Je serai dans mes phrases, je choisirai chaque mot, tandis que les films ne capturent que le fait visible et le présent. Je remonterai le cours des choses, je révélerai les corruptions, les infamies. J'éclairerai la prédation du monde, l'arrogance et la cruauté des hommes, leur insatiable cupidité. La mer est trop magnanime. Que fait-elle? me suis-je souvent demandé. Pourquoi les vagues ne se cabrent-elles pas? Pourquoi n'envoient-elles pas par le fond tous les navires hors la loi qui la violent? Nous avons poursuivi les chasseurs pirates, les tueurs, ces bandits qui rejetaient vivants les requins mutilés, les tortues asphyxiées par les filets, les oiseaux aux ailes brisées. Ils nous ont envoyé leurs sbires. Au moment de commencer ce récit, épopée d'un homme convaincu, je n'aurai pas la pudeur de l'océan qui engloutit les crimes, je ne serai pas l'eau dans laquelle se disperse le sang versé. Je ferai appel à tout mon mauvais caractère.

GÉRALD ASMUSSEN,
caméraman à bord de l'*Arrowhead*,
septième campagne antarctique.

D'abord j'entendis parler de Wallace.

Il avait déjà un nom pour beaucoup de gens et, chez ceux qui intriguaient dans la défense de l'environnement – je ne mis pas longtemps à m'en apercevoir –, c'était le nom d'un empêcheur de tourner en rond. Il nous fatigue avec ses vociférations, se plaignaient les officiels qui le jugeaient bêtement brutal. C'est un radoteur! Et qui donne des leçons. Que croit-il que nous fassions, bayer aux corneilles? Wallace était le justicier inamovible et gênant que l'on discréditait. Il était le fauteur de troubles qui tombait comme un aérolithe dans un combat codifié dont il fracassait les règles – ou les politesses – pour ne garder que les objectifs. On ne le voulait pas, si zélé, dans la confrérie. Le milieu l'avait dans le collimateur parce qu'il allait trop loin. Mais si sa cause était juste? pensais-je, et me rappelant combien il est simple de défaire ou de tacher l'image d'un homme.

Un jour vint où moi-même au cours d'un reportage, parce que ce fait d'armes m'avait impressionné, j'évoquai l'affaire du *Léviathan*, ce bateau de pêche pirate éperonné au large des Açores des années plus tôt. Je vis se désunir le visage de l'homme qui

l'instant d'avant m'accordait un entretien courtois sur les orientations de l'action écologique. Il était une sorte de numéro un mondial dans ce combat. Je venais d'entrer dans une autre dimension de son monde. Une corde en lui se tendit. L'empressement de sa réponse me révéla l'ébranlement du dignitaire. Le rebelle des mouvements écologistes était-il sa bête noire? On l'aurait dit. À la courtoisie fade succéda une véhémence mal masquée, que j'interrompais parfois d'une simple remarque, et qui se rechargeait, comme une batterie, à chacune de mes réflexions.

— Ce capitaine qui coule les baleiniers, est-ce que je le connais? Bien sûr! Je ne connais que lui! Vous voulez que je vous parle de Magnus Wallace? Vous ne le connaissez pas?

Il s'interrompit une seconde, sembla chercher le mot qui résumait le mieux l'homme, le trouva immédiatement, sans hésitation.

— Un fou. Un crétin dangereux. Un forcené de qui l'on peut s'attendre à tout. Qui ne respecte rien. Qui fait du tort au mouvement. Voilà ce que j'en pense. Et je déplore d'être sûr que rien ne l'arrêtera.

Il sembla penser à ce qu'il avait vu ou entendu.

— Comment peut-il se montrer si catégorique?! C'est extraordinaire! Ce monsieur Wallace est bien le seul à savoir ce qui se passera dans dix ans. Chaque fois que je l'entends parler à la radio, j'ai l'impression d'écouter un insensé.

Et comme je lui rappelai leur premier engagement commun, il me dit :

— Oui, c'est exact, nous partagions autrefois les mêmes idéaux. Mais Wallace est devenu une vedette. Une sorte de gourou misanthrope. Je suppose que c'est ce qu'il cherchait. Son arrogance n'a

plus de limite. Je l'ai connu quand il avait dix-huit ans. C'était déjà une sacrée caboche, plus dure que le bois.

Et là-dessus, ce président qui faisait une belle carrière décida qu'il n'avait plus rien de commun avec celui dont nous parlions. Sa voix monta d'un ton pour me contredire :

— Le plus jeune membre fondateur? Ah non! Wallace n'a pas fondé Noé! Il a rejoint l'équipe, à laquelle il ne s'est jamais intégré. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il a un caractère de cochon. Et c'est peu dire, je vous assure.

Que s'est-il passé avec lui? Nous avons divergé quand il s'est agi de choisir les moyens. Il voulait la guerre, nous voulions la conciliation. Alors il a quitté Noé et créé Gaïa pour n'en faire qu'à sa tête. Pensez qu'il éperonne des navires en plein Antarctique! Il fait des désastres. Aucun gouvernement ne lui donne jamais les coordonnées d'une flotte de pêche...

Les faits ne mentent pas et cependant nous sommes capables de réécrire ceux qui nous sont insupportables. Le déni de réalité existe bel et bien. Jamais je ne l'oublie quand je mène un entretien, j'attends, j'essaie de ressentir quelque chose que les mots ne disent pas. Je ne connaissais pas toute la vie de Wallace. Sûr de rien, à la fois sceptique et réservé, suscitant les réponses, j'écoutais simplement un homme qui me parlait d'un autre.

— Efficace, dites-vous? m'objecta le président. Permettez-moi d'en douter. Les actions coups de poing de Gaïa font plus de tort que de bien à

l'avancée de nos idées. Le recours à la violence est une erreur autant morale que tactique. L'extrémisme est contre-productif. Wallace construit une image imbécile du militant écologiste. On le tient désormais pour obtus, brutal, ennemi du genre humain. Savez-vous que l'on me parle souvent de Magnus Wallace? Vous seriez étonné de son taux d'échec. Il fait peur au lieu de faire réfléchir. Il met en fureur au lieu d'amadouer. Par sa faute, toute négociation est vouée à l'échec. Il a fait capoter des tentatives de moratoire qui auraient mis le sanctuaire austral à l'abri. En échange de quelques libertés dans le Pacifique... Il n'a rien voulu céder, nous avons tout perdu. C'est une histoire parmi tant d'autres. Wallace est le contraire d'un esprit diplomate. Il n'est même pas manipulateur! Il indispose ses interlocuteurs. Il les agresse. Vous comprenez ce que je veux dire. Je suis étonné que vous ayez entendu le contraire. Croyez-vous donc qu'il ait tant d'admirateurs?!

Il me regarda tout à coup dans les yeux comme s'il m'y cherchait.

— Dois-je deviner que je parle à l'un d'eux?

— Je ne connais pas personnellement le capitaine Wallace, répondis-je, mais les remous qu'il fait signalent une belle personnalité, et beaucoup de gens paraissent l'adorer, non?

Le secrétaire général de Noé ne me répondit pas. Il se refusait à faire le moindre compliment à cet extrémiste trop tonique. Il regarda l'heure à sa montre, un geste machinal, puis ses yeux glissèrent presque instinctivement, avec contentement, vers la chevalière en or qu'il portait à l'annulaire droit. La bague était une sorte d'objet transitionnel et le coup d'œil

sembla une fuite. Monsieur Noé (ainsi l'appellerai-je) pensait à sa réussite au lieu de penser à ce qui l'ennuyait. Il était de toute évidence un homme installé et Magnus Wallace était un embêtement. Je me doutais que mon élégant interlocuteur avait un déjeuner dans un de ces bons restaurants de New York que fréquentent les personnalités importantes. Appartenait-il à l'espèce humaine prédatrice? Était-il un de ces carnassiers ambitieux qui ne servent d'autre parti que le leur? Ou bien, tout en menant sa vie, défendait-il sa cause avec désintéressement? Il me regarda de côté, par en dessous, en vrillant ses yeux baissés. Sans doute perçut-il l'hostilité latente que son acharnement contre un homme absent avait exacerbée, et combien je doutais de ce qu'il me disait, sans bien savoir que penser.

— Vous croyez que j'exagère n'est-ce pas? me lança-t-il, reprenant une offensive qu'il mènerait désormais avec jusqu'au-boutisme.

Et aussitôt il reprit le fil du portrait qu'il dressait, se relâchant dans son fauteuil pivotant de manitou alors qu'au-dedans il resserrait l'étau de son jugement sur l'ennemi :

— Mais non, je n'amplifie rien! Je me moquerais totalement de Magnus Wallace s'il ne se baladait pas en liberté sur terre et sur mer. Figurez-vous qu'il parle! Il a même la langue bien pendue. Depuis qu'il en a été expulsé, Noé est sa cible favorite. C'est de l'acharnement fanatique. De l'intolérance. Il était un camarade encombrant, il s'est mué en adversaire odieux. Je vous passe la liste des accusations qu'il profère! Mais si l'on en croit ce qu'il dit, vous conversez en ce moment avec un escroc.

À mon tour je gardai le silence.